

Charles Tardieu-Dehoux, *Cabanons*, Montréal, Éditions de l'Albatros, 1967, 175 p.

Jeanne Goldin

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036292ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036292ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goldin, J. (1967). Compte rendu de [Charles Tardieu-Dehoux, *Cabanons*, Montréal, Éditions de l'Albatros, 1967, 175 p.] *Études françaises*, 3(4), 441–443.
<https://doi.org/10.7202/036292ar>

CHARLES TARDIEU-DEHOX, *Cabanons*, Montréal, Éditions de l'Albatros, 1967, 175 p.

Cabanons, premier recueil poétique de Charles Tardieu-Dehoux, groupe soixante-deux poèmes sous six rubriques thématiques. De l'itinéraire amoureux de *C'est peut-être ça*, par le voyage et la fuite du temps de *Bohèmes et Fugues*, la ville tentaculaire de *Civilisations*, la fantaisie de *Sourires*, jusqu'à la folie de *Camisoles et Démences* et les pensées sur la mort et le néant de *Mémement*, l'on constate un certain effort de construction qu'annonçait le poème initial:

*O Monde, ô labyrinthe . . .
 Oh que cette vie est vaste et belle
 Et combien tenace son désespoir . . .
 Poète aliéné, poète réfugié, poète nébuleux . . .
 Poète
 des dancings, des bouges, des CABANONS
 Entonne victorieux, l'hymne de ta joie.¹*

Être un jeune poète noir et vouloir conquérir une métropole étrangère, ce n'est pas si facile, car il n'est pas facile d'être jeune et d'être poète, d'assourdir les échos trop proches

1. Présentation, p. 11.

encore des auteurs aimés qui vous ont initié à la poésie: Baudelaire, Rimbaud, Nelligan, pour trouver sa voix propre. Les écrits des poètes haïtiens comme J. Roumain, J.-F. Brière, R. Balance, comme ceux de la plupart des écrivains noirs, ont un aspect combatif où les thèmes de la colonisation, de l'absence de liberté de tout ordre, de la misère, l'exaltation de la «négritude» prennent le pas sur les thèmes généraux de l'amour, de la mort, les méditations sur la nature et sur Dieu. Or c'est tout le contraire dans le recueil, *Cabanons*, où l'auteur semble être surtout aux prises avec la difficulté d'être de tout jeune, de tout poète, indépendamment de son origine et du milieu où il évolue.

Et le lecteur se prend parfois à regretter que le regard du poète ne se fixe pas plus souvent sur ce qu'il y a en lui de spécifique. Ce n'est pas par recherche d'exotisme, car, curieusement, l'emploi trop concerté que fait Charles Tardieu-Dehoux de quelques mots créoles² rappelle cette littérature de sucre et de vanille dont Suzanne Césaire faisait le procès³, et ne donne pas une impression d'authenticité. Mais au contraire, il semble au lecteur que le poète trouve ses meilleurs accents lorsqu'il affirme sa différence: que ce soit dans la frénésie sensuelle de *Nœud de Vipères* ou dans l'amour tendre:

*Ah ! quel tableau d'une irréalité beauté
tes mains sur mon cou noir
mes mains sur ton cou frêle et blanc.*⁴

ou encore devant l'inhumanité de la grand ville, lorsqu'il revendique le droit d'être autre:

*Dans les villes... ils coupent les arbres...
Il faut se déguiser sérieusement...
Et on y danse, enfermé dans les villes
Et dans les villes on chante dans les maisons
on chante avec mesure.*

*Et moi... je veux grimper aux arbres
à tous les arbres sauvages et rebelles*

*Et moi, moi, je veux demeurer sauvage
et je veux . . . je veux me déshabiller nu*

*Et puis ma joie
ma joie à moi
je veux la crier, la chanter
en courant*

*la crier fort, la chanter fausse
la gueuler même, la chanter sans mesure
ni temps.*⁵

2. Loa, ouanga-négresse, vaccines: voir glossaire, p. 174.

3. Suzanne Césaire, « Misères d'une poésie, John Antoine Nau », dans *Revue Tropiques*, Fort-de-France (Martinique), n° 4, 1941.

4. *Ah, notre amour*, p. 38.

5. *Dans les villes*, p. 94-95.

C'est alors que l'auteur semble vraiment « fils unique des Tropiques » et qu'apparaît, pulpeux, « l'été dans [son] pays sans hiver, sans gelure »⁶. C'est alors que ses recherches rythmiques et sonores, ses cadences martelées, ses jeux d'allitérations, trouvent leur sens.

J.G.